

GRISÉ, Yolande et Jeanne d'Arc LORTIE, *Les textes poétiques du Canada français, 1606-1867, volume 6 : 1856-1858*. Montréal, Fides, 1993. 791 p. 74,95 \$

Robert Lahaise

Volume 47, numéro 4, printemps 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/305282ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/305282ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lahaise, R. (1994). Compte rendu de [GRISÉ, Yolande et Jeanne d'Arc LORTIE, *Les textes poétiques du Canada français, 1606-1867, volume 6 : 1856-1858*. Montréal, Fides, 1993. 791 p. 74,95 \$]. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 47(4), 556–559. <https://doi.org/10.7202/305282ar>

GRISÉ, Yolande et Jeanne d'Arc LORTIE, *Les textes poétiques du Canada français, 1606-1867*, volume 6: 1856-1858. Montréal, Fides, 1993. 791 p. 74,95\$

Ce corpus de nos *textes poétiques* doit inclure «la totalité des textes versifiés» depuis les *Muses* de Lescarbot en 1606 jusqu'à l'Acte de l'Amérique du Nord britannique en 1867. On y retrouvera quelque 3 500 poèmes totalisant 220 000 vers répartis en douze volumes. Avec cette sixième publication — qui comprend 320 textes donnant une vingtaine de milliers de

vers — on arrive à un peu plus de 110 000 vers publiés; donc, la moitié de la série est complétée. Comme il reste six volumes pour les neuf années qui suivent, on peut constater l'ampleur de cette production versifiée, qui paraissait alors principalement dans les périodiques, tels *Le Canadien*, *La Minerve*, *Le Pays* et *l'Abeille*. Il faut dire que, jusque vers 1940, la poésie circonstancielle — et guère poétique... — abondait dans nos journaux et revues. Et si on imagine difficilement aujourd'hui la composition d'une cantate pour célébrer l'informatique ou le *Lac Meech*, il n'en allait pas de même au siècle passé, alors que le Français Félix Vogeli en composa justement une à la gloire du câble transatlantique (p. 517-519), et que son compatriote Auguste Achintre «cantatera» à son tour pour la Confédération. En fait, journalistes et juristes en mal de causes courtisent à cette époque les Muses pour tout et pour rien, et surtout rien.

Ils peuvent de la sorte s'attaquer sans peur et sans reproche aux politiciens — Cartier, George de son prénom de colonisé, demeure une cible favorite (p. 24-25, 194-196, 380-383, etc.) — ou au système même de l'Union, «ce mariage établi par la force» (p. 514-515). Certains s'émerveillent devant les progrès techniques, tels le train, le bateau à vapeur, le câble transatlantique (p. 190-191, 329-333, 354-357), alors que d'autres, au contraire, regrettent le bon vieux temps de la sérénité et se défient de toutes ces découvertes impliquant qu'«à chaque nouveau pas il faut une hécatombe» (p. 384-386). Il y aura enfin comme troisième thème, plus que général, une description de la quotidienneté, avec comme cadre idéal la vie rurale — pendant que les habitants quittent les campagnes par dizaines de milliers «pour les États!» — opposée à la vie urbaine, génératrice de pauvreté (p. 689-691). Ajoutons-y d'intemporelles chansons à boire et fables moralisatrices ainsi que de douces jeunes filles rêvant d'amour (p. 186) et nées «pour nous charmer» (p. 224), et nous aurons une idée des principaux sujets.

Précisons que les Européens francophones récemment immigrés ont leur part léonine dans cette production et que, pour ne considérer que les plus prolifiques, Adolphe Marsais l'Angoumoisais et Paul Stevens le Bruxellois rédigent à eux seuls 162 des 320 poèmes du présent recueil!

Marsais le Français — champion toutes catégories avec 91 poèmes — règle, comme il se doit, tous les problèmes! Au Canada depuis 1854 seulement, il se prononce contre le régime de l'Union (p. 515-516, 587), et en faveur d'une prochaine Confédération (p. 654-656), tranche tout dilemme concernant les questions d'Orient — «Remettons Byzance aux chrétiens» (p. 547) — et d'Italie, où «Dieu terrassera les méchants Autrichiens» (p. 556). Il nous dit que notre art culinaire et notre langue, viciés par l'ambiance *british*, devraient se ressourcer à la France (p. 703-708), mais n'en préfère pas moins le Bas-Canada au Haut-Canada, où «le peuple moins affable/Semble s'ennuyer à mourir» (p. 401). Quant au fabuliste belge Stevens — également immigré en 1854 —, après avoir multiplié ses poèmes dans les journaux en 1856, il les réunit l'année suivante en un recueil intitulé *Fables*, où, de façon quelque peu prétentieuse, l'imitateur de La Fontaine nous dicte «la voie, la vérité, la vie». Les critiques le lui feront savoir!

Passons maintenant aux poètes du cru, alors qu'on assiste aux débuts littéraires de Louis-Honoré Fréchette (p. 387-388) et de Pamphile Lemay (p. 256-258), versifiant tous deux sur le décès d'un enfant. Dans cette même veine romantico-mortuaire, Octave Crémazie, déjà connu pour avoir publié quelques poèmes depuis 1853, en fournit huit autres dans les années 1856 à 1858, dont deux sont demeurés particulièrement célèbres: «Les morts» (p. 157-161) et surtout «Le drapeau de Carillon» (p. 312-318). On y voit que notre «pauvre soldat», n'ayant pu rencontrer à Versailles «le faible Bourbon» sur lequel «la Dubarry régnait», n'aura plus qu'à revenir mourir à Carillon, «couvert d'un drapeau blanc» en guise de linceul. Images d'Épinal dont avaient bien besoin les Canadiens français aux lendemains des rébellions avortées de 1837 et 1838. Et notre futur exilé de préciser: heureux celui qui «sait vivre et sait mourir où dorment ses aïeux» (p. 202). Deux ans plus tard, le 31 décembre 1858, notre barde se fait prophète: «N'allez pas comme moi, remplis d'un fol espoir, Perdre vos plus beaux jours aux rives étrangères.» (p. 733)

Ajoutons qu'une excellente introduction nous situe bien dans le contexte historique d'une Union ingouvernable: «L'Union — écrivait en 1849 le député Alan MacNab — a complètement manqué son but. Elle a été faite dans le seul motif de réduire les Canadiens français sous une domination anglaise, et [...] ceux qu'on voulait écraser dominant!»

On aimerait toutefois retrouver l'équivalent dans le domaine culturel. Et il m'apparaîtrait intéressant d'avoir quelques précisions sur le parachèvement de notre système d'éducation, puisque, après la récente fondation de l'Université Laval en 1852, le gouvernement créait en 1856 le Conseil et le Département de l'instruction publique et, l'année suivante, des écoles normales à Montréal et à Québec, sans oublier l'ouverture de bibliothèques dans ces deux villes.

Nulle mention non plus qu'en 1857 toujours, le Français Félix Vogeli, auteur de sept poèmes dans ce recueil, faisait débiter au Québec la pratique d'une médecine vétérinaire rationalisée ni que, l'année suivante, l'abbé Léon Provancher — naturaliste de corps, cœur et âme —, publiait notre premier *Traité élémentaire de botanique*. Et que dire de la musique, où, encore là, les Français Antoine Dessane — surnommé «père de la musique au Québec» — et Emmanuel Blain de Saint-Aubin jouent un rôle primordial? Et les beaux-arts? Et alouette?

Certes, on ne peut traiter de tout. Mais chose également certaine, alors que les présentatrices nous avaient fourni dans leurs deux premiers volumes une «Édition intégrale annotée», la suppression par la suite des dites notes s'avère pour le moins «douloureuse»... Et la justification donnée — «époque moins éloignée dans le temps, [pour laquelle] il existe de nombreuses études» (3: p. xii) — ne me semble guère convaincante! Prenons simplement pour exemple le premier poème, «Adresse du *Pays* à ses abonnés» (p. 3-4), signé Gédéon Ouimet, sans plus. Or, Gédéon Ouimet, à titre de vingt-sixième enfant de la famille, se voit payer ses études — en l'occurrence classiques et de droit — par le clergé, comme il en était charitablement convenu depuis

Monseigneur de Laval pour tout vingt-sixième enfant d'une même famille! Et grâce aux dites études, Ouimet deviendra par la suite premier ministre du Québec. C'est tout de même à souligner, ne serait-ce que pour sa mère! Mais encore là, annoter 220 000 vers impliquerait sans doute le travail de plusieurs décennies. Et comme, de toute façon, ces publications sont extrêmement utiles pour l'étude de notre histoire culturelle, il vaut mieux les avoir, même sans notes...

Quant à la présentation matérielle, elle m'a paru remarquable, n'ayant pour ma part relevé que les deux points négatifs suivants: en page lxi, l'ordre alphabétique est inversé pour le *Le Monde illustré* et *La Minerve*, et — sans doute une erreur technique particulière à mon exemplaire — les pages 21 à 26 sont doublées, mais 27-28, manquantes. Cessons de vétiller...

Et longue vie à Polymnie!

*Département d'histoire*  
*Université du Québec à Montréal*

ROBERT LAHAISE